

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION
9, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

Paraissant tous les Lundis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT Suisse..... 6 fr. — par an
Autres pays. 8 fr. —

La délivrance de la Serbie et la fin de l'Autriche

Le 1^{er} octobre, journée glorieuse à jamais, l'armée serbe a fait son entrée triomphale à Belgrade, après avoir chassé l'ennemi de tout le territoire du royaume de Serbie. En 45 jours les héros serbes, soutenus par leurs vaillants frères yougoslaves et par les troupes alliées, sont arrivés sur le Danube, la Save et la Drina, prêts à s'élancer au secours de leurs frères en Autriche-Hongrie.

La Monarchie des Habsbourg, à l'agonie, n'était pas cependant susceptible de recevoir ce dernier coup. Elle implora l'armistice qui lui fut accordé à la condition d'une capitulation complète. C'est ainsi que par un acte de justice historique la renaissance intégrale de la Serbie s'accomplit au moment même où l'organisme pourri de l'Autriche-Hongrie s'écroule sous la pression irrésistible des peuples aspirant à la vie, à la liberté. Les succès des armées italiennes ont accéléré ce procès de dissolution qui, pour nous, signifie la libération définitive des Serbes, Croates et Slovènes et la réalisation de notre rêve le plus cher et le plus élevé, d'une union intégrale de tout notre peuple en un corps politique indépendant, souverain et organisé suivant les principes de la plus large démocratie politique et sociale. La Serbie si calomniée, si brutalement attaquée en 1914, si honteusement maltraitée et ravagée, cette petite Serbie que l'orgueilleux Guillaume II considérait comme finie, jouit aujourd'hui de la satisfaction morale de voir mûrir et se couronner du plus beau succès son œuvre nationale, sa mission sacrée de Piémont de tous les Serbes, Croates et Slovènes.

L'action du Piémont yougoslave fut complétée par la lutte non moins importante de notre peuple en Autriche-Hongrie même. Dès que la convocation du parlement de l'ancienne Autriche en mai 1917 rendit possible une manifestation des sentiments et de la volonté du peuple serbo-croato-slovène, les députés yougoslaves déclarèrent, avec une netteté absolue, que tous les Serbes, Croates et Slovènes réclament la liberté et l'indépendance. Le Club Yougoslave de Vienne, élargi dans la suite dans le Conseil national des Slovènes, Croates et Serbes, a affirmé devant le monde entier la solidarité nationale de tous les Yougoslaves et leur décision inébranlable de s'unir à la Serbie et au Monténégro et de vivre ainsi une vie indépendante. La réponse du président Wilson à l'offre de paix autrichienne contenait une reconnaissance expresse du droit absolu des Tchéco-Slovaques et des Serbo-Croato-Slovènes de déterminer eux-mêmes la nature de leur rapports envers l'ancienne Autriche. Par conséquent, dans l'exécution des conditions de l'armistice conclu, les Alliés ont le devoir de régler toutes les questions concernant les territoires tchéco-slovaques et yougoslaves, avec les représentants des nations respectives, dans notre cas avec le gouvernement de Serbie et le Conseil national de Zagreb. Le peuple serbe, croate et slovène est de fait un allié des Alliés. Il est donc de la plus grande urgence de prendre des mesures en correspondance, dictées par des réalités, afin d'éviter des confusions et de incidents qui ne manqueront pas de se produire si l'on traite notre sol national comme un territoire ennemi occupé.

Ce qui nous surprend plus particulièrement c'est l'annonce officielle de l'occupation des îles dalmates par les troupes italiennes qui ont même arboré les drapeaux italiens sur des terres appartenant indissolublement aux Serbo-Croates. Le royaume d'Italie a conclu en 1915 avec les Alliés un pacte, mais ce traité, nous ne le reconnaissons pas et nous ne l'avons jamais reconnu. D'ailleurs, il a été virtuellement annulé par les résolutions du Congrès de Campidoglio en avril dernier ainsi que par la déclaration formelle de M. Orlando

que le pacte de Londres était censé entrer en vigueur uniquement dans le cas du maintien de l'Autriche-Hongrie. Nous demandons donc, dans l'intérêt commun du peuple italien et du peuple serbo-croate-slovène, que l'Italie retire au plus tôt ses gouverneurs et ses drapeaux de toutes les terres qui ne sont pas, au point de vue ethnique, indubitablement italiennes. C'est l'honneur italien qui l'exige en premier lieu, parce que c'est avec l'Italie des résolutions du Congrès de Rome et non pas avec celles des stipulations de Londres que la nation serbo-croato-slovène entend discuter des conditions de paix.

L. M.

Conférences serbo-croates-slovènes à Genève

Une réunion importante a lieu en ce moment à Genève, entre le chef du gouvernement de Serbie, M. Pachitch, et les délégués du Conseil National des Serbes, Croates et Slovènes de Zagreb. Dans un salon de l'Hôtel National, le représentant officiel de la Serbie, assisté par les chefs des partis d'opposition, discute librement, fraternellement avec les envoyés de notre peuple, de l'ancienne Autriche-Hongrie. L'ennemi séculaire de notre race, étant vaincu, la nation entière délivrée de toute domination étrangère, s'apprete maintenant à réaliser au dehors et au dedans cette unité politique pour laquelle les meilleurs de notre génération ont donné leurs vies. Il s'agit de créer de suite les organes unitaires, ces symboles nécessaires de la communauté étatique. Le peuple serbe, croate et slovène a besoin d'une fusion rapide, afin que les anciennes barrières artificielles disparaissent au plus tôt. Cela ne veut pas dire qu'en quarante-huit heures tout serait réglé et que toutes les questions trouveraient immédiatement leurs solutions définitives. Les manifestations répétées de nos organisations politiques exprimant toutes la même solidarité nationale et les mêmes aspirations, sont la meilleure garantie du succès complet des conférences actuellement en cours.

Un communiqué historique

Le dernier communiqué de l'armée d'Orient, daté du 2 novembre, restera un document historique pour la façon serbe de faire la guerre. Voici son texte:

« A la suite de la prise de Belgrade par les troupes serbes, les Allemands et les Autrichiens battus se sont retirés sur la rive nord du Danube.

La deuxième armée serbe a atteint la frontière bosniaque. La Serbie presque tout entière est délivrée.

Les combats qui devaient décider de cette grande victoire ont commencé le 15 septembre. Dès le 24 la ligne de communication du Vardar était coupée, Uskub pris le 29. La dislocation des forces bulgares a été suivie de leur capitulation. Le 30 septembre, les hostilités ont pris fin. Les combats ont continué par la défaite des troupes austro-allemandes. Le 12 octobre, la bataille de Nichi marque la déroute de quatre divisions ennemies et la rupture de la grande artère de communication des empires centraux vers Constantinople. Le 13, Lom-Palanka est atteint et la voie du Danube coupée à son tour. Puis, dernier épisode, Belgrade est prise.

La première armée serbe, à laquelle revient l'honneur d'être entrée à Belgrade, a participé à tous les combats, marchant sans arrêt, sans repos, toujours en contact étroit avec l'ennemi, qu'elle tenait à la gorge, très souvent mal ravitaillée, mais ne connaissant ni la fatigue ni la faim, poussée toujours plus en avant par sa volonté de vaincre à tout prix. A ses côtés, les troupes alliées ont réalisé les plus grands efforts pour mener à bien la tâche qui leur était confiée: l'écrasement de l'ennemi commun. »

La Hongrie millénaire « in extremis »

Les événements se précipitent avec une telle rapidité qu'il est difficile de suivre toutes les phases de la comédie semi-dramatique jouée actuellement à Budapest. Nous ne doutons pas de la sincérité des masses ouvrières magyares qui réclament la paix et le pain, mais nous avons toutes les raisons de nous méfier du nouveau gouvernement « national » en Hongrie, présidé par le comte Carolyi et dont fait partie aussi le professeur Oskar Jaszi. C'est que le comte Carolyi base son idéologie politique sur les mêmes fondements que ses prédécesseurs, à savoir sur l'intégrité de la Hongrie actuelle. Ce dogme de l'intangibilité des possessions magyares est en opposition irréductible avec le droit des Serbo-Croates, des Roumains et des Slovaques de se délivrer des griffes magyares et de s'unir à leurs nations respectives. Cela n'empêche pas le comte Carolyi de jouer la comédie jusqu'au bout et de se livrer à des manifestations plutôt comiques.

C'est ainsi que le comte Carolyi a adressé un salut pompeux au Conseil National des Slovènes, Croates et Serbes à Zagreb, le félicitant

de la délivrance de notre peuple du joug étranger. Mais dans ce Conseil se trouvent aussi les représentants de la Voïvodina Serbe, de Batschka, de Baragna et de Médjounourie, régions serbo-croates qui font partie de cette Hongrie millénaire que le comte Carolyi veut sauver. Mais ce n'est pas tout. Le gouvernement de Carolyi a lancé au monde entier un appel en faveur de la conservation de toutes les possessions magyares, justifiant cette demande étrange par l'assurance que la Hongrie aurait à l'avenir un régime démocratique. Le comble de cette manœuvre c'est la décision du comte Carolyi de se rendre au Quartier Général italien pour y chercher des alliés à la cause magyare.

Nous savons très bien que toutes ces tentatives « in extremis » de sauver un anachronisme, un Etat plus rapace, plus suranné que l'Autriche même, sont vouées d'avance à l'échec complet. On ne peut que plaindre le peuple magyar qui ne comprend pas encore aujourd'hui que tout retour au Moyen Age est impossible et que seule l'intégrité du peuple magyar présente un programme discutable.

Dr Antoine Korošec

C'est un des rares hommes politiques dont on n'a jamais dit du mal, mais toujours beaucoup de bien. Il représente un des très rares exemples d'un homme qui fut porté à la plus haute position qu'un pays peut donner à l'un de ses fils, par l'unanimité, d'un homme ayant la plus parfaite confiance de tous les partis, de toutes les classes et de tous les hommes.

Ceci dérive du fait que le président du Conseil National des Slovènes, Croates et Serbes de Zagreb est un homme purement positif, individualiste le moins possible, incarnant en lui, pour ainsi dire, la collectivité des idéals et des aspirations de son peuple. C'est un vrai représentant et un vrai démocrate.

C'est pour cela que, en parlant de M. Korošec, on ne pourra pas le détacher de l'ensemble de la vie nationale. Les faits personnels de sa vie sont bien simples.

Il est Slovène, de Styrie, tandis que ses parents descendent d'un comitat limitrophe de la Hongrie où le peuple slovène est si cruellement opprimé depuis des siècles par les Magyars. Il est âgé de 45 ans. Prêtre catholique, il a cependant toujours eu les idées larges et très libérales et fut opposé au cléricisme intransigeant, inclinant plutôt vers le socialisme. Fils de simples paysans, il n'a jamais connu la richesse. Aujourd'hui encore, sa vie est simple et sobre. Il est toujours resté dans le peuple et avec le peuple.

La carrière politique de M. Korošec a été des plus brillantes. Agé à peine de 33 ans, il a été élu député au parlement de Vienne, dans la circonscription de Kozje en Styrie slovène, comme membre du parti populiste. Il fut réélu 4 ans après. Tacticien habile, tempérament modéré, homme honnête, objectif, sans grande passion de parti, M. Korošec a été désigné pour les plus hautes fonctions dans la politique nationale, pour diriger surtout des actions communes entre les partis. Ainsi, il fut successivement président du Club parlementaire croato-slovène, du Club Yougoslave, du Conseil National Slovène, du Conseil National des Slovènes, Croates et Serbes de Zagreb, tout en conservant la présidence du parti populaire slovène.

Le travail de M. Korošec est intimement lié à celui de son grand ami, feu Jane Krek, une des plus belles et des plus puissantes

figures dans l'histoire de la branche slovène de la nation yougoslave.

Krek organisait les larges couches du peuple pour un travail positif, dans le domaine économique, il l'élevait dans des conceptions politiques, démocratiques et sociales. Il professait la morale sociale et conduisait le peuple dans ses efforts vers la civilisation, vers l'instruction, vers un socialisme sain. M. Korošec conduisait le peuple ainsi discipliné et organisé vers ses idéals politiques, successivement, de degré en degré. Toute la vie politique commune des Yougoslaves de l'Autriche, dans les dernières dix années, a eu M. Korošec dans son sein.

Il a toujours été un fervent lutteur pour l'unité nationale serbo-croate-slovène. Toute sa politique marchait vers le but final d'un Etat Yougoslave vraiment démocratique et vraiment indépendant. M. Korošec n'est pas un célèbre écrivain politique, mais c'est un grand orateur, connaissant l'âme du peuple et comprenant dans toutes ses profondeurs les intimes pensées, les souffrances et les aspirations des larges masses. Le pays slovène n'a jamais connu d'homme qui eut été tant aimé, soutenu, suivi par toutes les masses des paysans, des travailleurs, aussi bien que des bourgeois et des intellectuels. C'est un chef des masses. C'est un chef porté à la tête de la nation par la volonté de la nation.

La nation a élu M. Korošec à la représentation suprême, parce qu'elle sait qu'il aura toujours en vue uniquement le bien des grandes masses et jamais l'intérêt des particuliers. La nation le sait par expérience. Elle l'a choisi, parce qu'elle sait qu'il sera ferme, objectif, sans passion ni parti-pris, parce qu'elle a confiance dans son esprit clair qui regardera les choses non pas d'un point de vue restreint, mais d'un point de vue large. Tourné vers l'avenir. Sa responsabilité est lourde, mais il n'y a pas de doute que toute la nation acceptera comme siennes les résolutions qu'il aura prise en commun avec les représentants des autres branches de notre nation, en cordiale fraternité, les résolutions qui seront de nature de préparer un meilleur avenir du peuple vivant de la Bregalnica à la frontière tyrolienne.

Vladislav Fabiantchitch

Le dernier chancelier de l'empire dualiste

Au dernier moment, Charles Ier « le Spontané » fit appel au comte Andrássy, espérant trouver en la personne de l'ambitieux magnat hongrois le « sauveur » prédestiné de la Monarchie. Hélas, la planche de salut sur laquelle comptait cette fois l'infortuné souverain n'était qu'une épave vermoulue, l'ambition du jeune magnat n'étant en rapport avec ses capacités. Celles-ci auraient-elles été d'ailleurs plus grandes que cela n'aurait pas changé le sort de l'empire. Il était déjà trop tard pour opérer le sauvetage du navire à mille trous battant pavillon jaune et noir.

Pilote maladroit, Andrássy donna un violent coup de barre à gauche, cassa le gouvernail et le bateau s'en alla à la dérive.

En offrant à l'Entente la paix séparée, il priva la Monarchie de l'appui de l'Allemagne, le seul sur lequel elle pût encore compter, sans lui procurer celui de l'Entente. Agissant séparément pour conclure la paix, il espérait l'obtenir ainsi plus vite et aux meilleures conditions, escomptant que sa rupture avec l'Allemagne serait jugée comme une circonstance atténuante. Or, le nom du comte Andrássy, rappelant au monde un passé germanophile, ainsi que les convictions personnelles qu'affichait encore récemment Andrássy fils, rendaient aux Alliés sa dernière démarche par trop suspecte. L'opération qu'il avait entreprise pour guérir la Monarchie était un excellent moyen, à une seule condition : celle de réussir, mais elle ne réussit pas.

Il entendait faire ce qu'on a l'habitude d'appeler en chirurgie une opération césarienne. Il s'agissait de rompre avec l'Allemagne pour sauver l'Autriche-Hongrie et sa dynastie. Il se proposait en même temps de sacrifier l'Autriche pour sauver l'intégrité de la Hongrie. Il ne sauva rien et eut juste le temps de se sauver lui-même. De cette aventure, son auteur se tire avec un préjugé de moins et une honte de plus. Aussi les politiciens austro-hongrois qui commencèrent cette guerre par la violence la terminèrent par la trahison.

La trahison finale commise par Andrássy vis-à-vis de l'Allemagne est le digne épilogue de la tragédie qui débuta par le crime de Tisza et de Berchtold vis-à-vis de la Serbie. Du reste la trahison est bien dans la tradition magyare. Pour la deuxième fois, en cinquante ans, les Hongrois trahissent en capitulant. Ce fut en 1867 que les hommes d'Etat magyars, le père d'Andrássy en tête, trahirent les principes proclamés par Kossuth lors de la Révolution de 1848, en acceptant des mains des Habsbourg, leurs bourreaux, leur semi-indépendance. Le dualisme ne fut en fait qu'une forme déguisée de la vassalité hongroise vis-à-vis de l'Autriche. Mais qu'importait à ces politiciens sans principes la question de la dignité nationale et de la liberté lorsque l'abdication de leurs principes leur assurait la domination sur les nationalités non magyares en Hongrie ?

L'autre jour, lorsqu'il offrit à l'Entente de trahir l'Allemagne, son allié d'hier, Andrássy fils ne fit que suivre une tradition de sa famille et de son peuple. Parmi les seigneurs hongrois, Andrássy passe pour être un esprit libéral. Néanmoins, ce n'est que lorsqu'il vit la Monarchie « in extremis » qu'il offrit de reconnaître les Etats nationaux : tchèque et yougoslave. Le libéralisme improvisé du comte Andrássy rappelle le démocratisation du comte Carolyi.

Les deux seigneurs se valent comme hommes de principes. Le pseudo-libéralisme du premier ne cède en rien au pseudo-démocratie du second. Tous les deux tendent par leurs manœuvres politiques à sauver l'intégrité de l'Etat millénaire et son « droit historique » d'opprimer les autres peuples. Selon eux, la Hongrie, en vertu de son existence millénaire, ne devrait pas partager le sort de l'Autriche. Or, c'est précisément leur caractère féodal et archaïque qui les compromet toutes les deux aux yeux des peuples qu'elles dominent. Elles doivent disparaître pour avoir trop duré sans évoluer sensiblement.

Il serait intéressant de rappeler ici les doctrines politiques professées durant la guerre par le dernier chancelier de l'Autriche-Hongrie. Dans le numéro de Pâques (1916) de la « Neue Freie Presse » de Vienne, il publia un article intitulé : « Une bonne et une mauvaise paix », où, en réclamant une paix sur la base du « statu quo », il se prononça en principe contre les annexions. Mais il ajouta aussitôt qu'il faudrait distinguer entre les annexions politiques pour la plupart nuisibles au pays qui les opère et les annexions nécessaires imposées par des nécessités militaires et pour des raisons géographiques et stratégiques. Ces dernières ne sont, selon Andrássy, que très légitimes, puisqu'on ne les fait pas dans un but impérialiste, mais dans un but purement défensif. C'est ainsi que l'Autriche, en 1908, fut obligée d'annexer les deux provinces serbes de la Bosnie-Herzégovine, car c'était là le seul moyen pour elle de « conserver » la Dalmatie (une province serbo-croate où l'on ne trouvera pas un chat magyar).

Elle occupa le Sandjak, afin de conserver la Bosnie. Et ainsi de suite jusqu'à Salonique et l'Asie-Mineure. Ce n'est pas pour conquérir qu'Andrássy voulait des annexions, mais pour « conserver ». C'est probablement en se basant sur des formules pareilles que Tisza, lui aussi, voulait annexer la Serbie.

Faut-il s'étonner alors de ce que l'Entente refusa d'accepter les dernières propositions du comte Andrássy, connaissant bien l'esprit dans lequel ces propositions furent conçues ? Andrássy en était pour ses frais et il tira les conséquences de ce refus. Mais la comédie n'est pas encore finie. Il reste encore un acteur sur la scène. C'est le comte Carolyi, qui pour témoigner de son amitié envers les nations tchéco-slovaques et yougoslaves se propose de leur envoyer à chacune un ambassadeur magyar. Quel honneur que d'avoir la primeur du jardin diplomatique hongrois ! Pourtant les nations slaves préfèrent que Carolyi leur rende les terres peuplées par leurs co-nationaux et qu'il garde ses ambassadeurs.

M. D. M.

La fin de Tisza

Le comte Etienne Tisza, assassiné la semaine dernière dans son appartement, était le fils de Koloman Tisza, lequel, surnommé « père de la corruption », glorifia l'époque de la « Convention » de 1867 par la magiarisation la plus violente et, en 1888, menaça la Russie de la guerre si elle intervenait militairement dans le conflit autour de la candidature de Ferdinand de Cobourg au trône bulgare. Bismarck n'aurait pas été défavorable à cette guerre, mais elle fut empêchée

par la prudence d'Alexandre III. Cependant, Etienne Tisza se félicita de son père cette idée d'une guerre contre la Russie.

Quoique Magyar fervent, il s'appliqua, devenu ministre président, en 1903, à maintenir la langue allemande dans l'armée, brisant l'opposition qui lutta pour l'introduction du magyar comme langue de commandement. Dans ses efforts pour le changement du règlement, il ne reculait devant aucun moyen. Ainsi, le président de la Chambre, Perczel, dut, au milieu des débats, agiter son mouchoir pour appeler aux voix ! En 1905, Tisza fut renversé, mais son activité lui avait valu la confiance illimitée de François-Joseph. En 1911, Weckerle ayant discrédité le parti de Kossuth, Tisza aida le comte Khuen-Hedervary à créer le parti « du travail », dont il resta le chef jusqu'à sa mort. Comme président de la Chambre, il se signala surtout en faisant mettre à la porte, par la police, les députés désagréables. Mais c'est surtout le cas suivant qui souleva la plus grande indignation. Un jour, ayant manqué le train, Tisza le fit revenir par ordre télégraphique et, de plus, punit tous les fonctionnaires qui s'étaient opposés à ce pouvoir arbitraire, tandis qu'il récompensa tous ceux qui avaient enfreint la loi pour lui être agréable, ce qui poussa le député Kovacs à tirer sur lui.

Chose importante : l'archiduc François-Ferdinand fut le seul haut personnage officiel qui ne félicita pas le comte d'avoir échappé à la mort. Tisza s'en vengea en permettant à la police de Sarajevo, si vigilante d'ordinaire, de livrer l'héritier du trône à la conspiration de quelques jeunes désespérés yougo-slaves.

En 1913, Tisza montra son cynisme à l'égard des Balkans, déclarant qu'il valait mieux pour la Serbie et la Bulgarie se battre que demander un arbitrage à la Russie, un tel arbitrage n'étant ni dans l'intérêt de l'Autriche-Hongrie, ni dans celui de la souveraineté des Etats balkaniques. C'est ce même cynisme qui fit de lui, sinon le principal instigateur, du moins le plus énergique défenseur du fameux ultimatum à la Serbie.

Pourtant, dans son discours du 22 octobre de cette année, Tisza fit savoir que ce n'était pas l'attentat de Sarajevo qui fut la cause de la guerre contre la Serbie et que, d'ailleurs, lui, Tisza n'avait point désiré cette guerre, non pas qu'il aimât beaucoup la Serbie, mais parce que l'accord passé à cette époque avec la Bulgarie rendait cette guerre superflue. De ce discours si intéressant on peut donc conclure ceci : précisément le 28 juin, le Monarchie et la Bulgarie étaient de connivence pour que cette dernière restât dans une neutralité amicale envers la Roumanie au cas où celle-ci attaquerait la Russie en commun avec les Empires centraux et pour qu'elle attaqua la Serbie si celle-ci venait en aide à la Russie. De cette révélation, il résulte que toutes les hésitations bulgares en 1914 et 1915 n'étaient que pure fiente, la Bulgarie étant liée à la Hongrie depuis 1914.

Il semble donc que ce soit de Berlin que l'Autriche-Hongrie a reçu l'impulsion de l'insolent ultimatum et que Tisza n'a fait qu'y consentir, craignant le scandale mondial d'un procès public contre les auteurs de l'attentat de Sarajevo, procès qui aurait mis au grand jour sa propre culpabilité et celle de la police de cette ville.

Avec Tisza est mort un fils féroce de cette puszta magyare qui, pendant mille ans, a opprimé les peuples limitrophes ; en sa personne a sombré l'oligarchie magyare, tout ce rêve millénaire d'un « Etat hongrois uni ».

Dr. Milovan GRBA.

Félicitations de M. Korochets

M. le Dr Anton Korochets, président du Conseil National de Zagreb, qui se trouve actuellement à Genève à la tête d'une délégation yougoslave, vient d'adresser à M. Pachitch, ministre-président de Serbie, le télégramme suivant :

Son Excellence M. Pachitch, Président du Conseil des Ministres du Royaume de Serbie, Paris.

A la nouvelle que la victorieuse armée serbe a libéré la capitale, notre frère Belgrade, si durement éprouvée, les cœurs vibrèrent dans toute la Yougoslavie. Permettez-moi d'être un faible interprète de cet enthousiasme national général et de féliciter l'héroïque armée serbe, le peuple martyr serbe et toute la Yougoslavie qui voit dans cet événement le gage de notre heureux avenir commun.

Dr Anton KOROCHETS,
Président du Conseil National des Sloènes, Croates et Serbes.

Gloire à la Serbie

La Gazette de Lausanne du 5 novembre écrit :

Parmi tant d'événements émouvants et grandioses qui se succèdent avec une telle précipitation qu'on ne peut tous les relever comme il convient, il en est un que nous tenons à souligner ici.

Le 1er novembre, la première armée serbe a fait son entrée solennelle à Belgrade. En même temps, la deuxième armée refoulait les Allemands et les Autrichiens battus jusqu'à la frontière bosniaque. La Serbie presque tout entière était délivrée 45 jours après le commencement de l'offensive sur le front macédonien. Cette brève campagne demeurera l'une des plus glorieuses de cette longue et terrible guerre, si riche en faits d'armes héroïques.

Après un martyre de quatre années, la Serbie voit poindre enfin l'aube de la résurrection et des réparations.

C'est là pour la conscience universelle une profonde, une intense satisfaction. Tous les cœurs épris de justice ont battu plus fort à l'annonce de cette grande nouvelle. Tous les Suisses restés fidèles aux traditions de leurs aïeux s'inclinent très bas devant la vaillance serbe, enfin récompensée.

De tous les petits peuples qui furent victimes de l'impérialisme germano-touranien, le peuple serbe est un des plus dignes de respect. Brutalement attaquée par l'Autriche à la suite de l'infâme ultimatum de juillet 1914, la Serbie n'a cessé depuis de donner au monde le plus magnifique exemple de grandeur morale. Sans se laisser abattre par les pires adversités qui puissent assaillir un peuple, elle n'a cessé d'opposer à la férocité de ses puissants agresseurs sa volonté de vivre libre et indépendante, sa foi inébranlable dans un avenir meilleur. Comme sa sœur en héroïsme, l'admirable Belgique, elle ne s'est jamais résignée à l'esclavage. Avant d'avoir vaincu ses ennemis par les armes, elle les avait vaincus par l'esprit.

Mais c'est en vain que ses bourreaux se sont acharnés sur une nation dont l'âme était immortelle. La Serbie vivait toujours. Elle vivait à Corfou, dans sa petite armée qui se réorganisait avec l'aide de ses alliés, en attendant le jour de la revanche.

Ce jour est venu. Aujourd'hui, le drapeau rouge-bleu-blanc flotte sur Belgrade reconquise.

Les Suisses qui n'ont jamais cessé de faire des vœux pour la Serbie malheureuse apportent leur hommage d'admiration et de respect à la Serbie victorieuse.

G. R.

FEUILLETON

Hommage aux Serbes

A mon ancien camarade et ami Eug.-A. Naville, qui s'est consacré, corps et âme, à la cause noble entre toutes du secours serbe.

Quelle race magnifique
ô Serbes vous nous offrez !
Vous venez de délivrer
Belgrade et sa basilique.

Effort merveilleux, tragique !
Vous morts ont dû vous aider
pour si vite traverser
votre pays héroïque :

Du tréfonds de la douleur
vous voici donc remontés
dans la splendide lueur

d'une immense apothéose
de la fée Liberté !
Justice, enfin tu l'imposes !

4 novembre 1918.

Eug. PICTET.

La tzarine Militza

La tzarine est entrée dans la salle du conseil :
— Est-ce vrai, ô Lazare, que tu veux quitter Krouchévatz ?

Prince, couronné des Serbes, est-ce vrai, que tu pars demain pour Kossovo, emmenant tous tes chefs avec toi ?...

Ah ! du moins, des neuf Youyovitch, laisse-moi un de mes frères, pour me soutenir et m'encourager.

— Il est vrai, Militza, que je pars demain pour Kossovo à la tête de mon armée.

Viens aux remparts de Krouchévatz, dès l'aube.

Tu verras passer tes neuf frères, et tu pourras arrêter celui que tu auras choisi.

* * *

L'aube s'est levée sur la blanche ville.
Avant elle, la tzarine est descendue près des remparts.
A la tête des siens, Youg-Bogdan s'avance. L'âge a blanchi ses cheveux, mais non courbé son front auguste.
La tzarine s'approche de lui :

— Mon père ! vous qui partez, bénissez-moi !

Mais, le vieux guerrier, absorbé par ses pensées, regarde au loin. Il passe sans voir et sans entendre Militza.
L'armée défile lentement.

Les cavaliers ont leur lance de guerre.

Sur un azean chamarré d'or, s'avance le noble Bochko, l'ainé des Yougovitch. Il porte haut l'étendard de Serbie. De la pomme qui le domine rayonnent des croix d'or.

Il est tout enveloppé par l'étoffe soyeuse de l'étendard :

— Bochko ! s'écrie la tzarine, ô frère, daigne m'écouter !

La tzar Lazare m'autorise à te faire une prière :

Pour que je ne sois point seule, demeure avec moi et

confie à un autre la charge de l'étendard.

— De le remettre j'en aurai garde ; on dirait que,

pour fuir la bataille, un Yougovitch s'est retiré.

Retourne, sœur, vers ta blanche tour.

Pour moi, je dois mourir, pour affirmer ma foi.

L'armée défile lentement.

Militza, tremblante d'anxiété, voit passer tous ses frères.

Elle n'a pas le courage de leur parler, mais ses mains

jointes les supplient. Eux, obstinément, gardent les yeux

fixés vers cette plaine où va se jouer leur destinée.

Enfin, arrive le dernier des Yougovitch ; il conduit

les destriers du tzar, caparaonnés d'or.

— Voin ! s'écrie Militza ! Voin ! tu n'as pas seize ans

et tu cours la mort !

Par pitié pour toi et pour moi, reste près de ta sœur !...

— Que diraient mes frères, s'ils me voyaient revenir ?

Ce n'est pas le fait d'un Yougovitch.

Tous sont liés par le même destin !

En voyant partir le dernier de ses frères, la tzarine

défaille, plus blanche que par sa parure de cygne.

L'armée défile lentement.

Le tzar Lazare monte son haut coursier de guerre.

Ses armes jettent des éclairs.

Il aperçoit Militza, et celui qui porte en son cœur

le deuil de son peuple et souffre de toutes les douleurs,

se sent pris, pour celle qui pleure, d'une immense pitié :

La Yougoslavie libre

Aux jeunes générations yougoslaves

« Tempora mutantur et nos mutamur in illis... Et celui qui n'évolue pas est condamné à périr. Les vieux systèmes politiques qui avaient survécu jusqu'à nos jours sont apparus caducs dans la terrible épreuve de la guerre. Idéal d'un autre âge, lourd fardeau du passé qui prétendait entraver encore le grand élan de l'humanité vers plus de liberté et de justice.

Tous ceux qui représentaient cet ordre archaïque du monde, tous ceux qui n'ont pas su reconnaître le bouleversement qui s'est produit dans la sphère de la politique et de l'action, seront rejetés hors du grand courant de la vie nouvelle qui s'élargit chaque jour et embrassera bientôt l'univers entier... Un souffle puissant anime tous les peuples et les pousse à substituer leur volonté souveraine aux intentions et aux calculs de quelques-uns... Tous se demandent avec le grand Démocrate si « l'on permettra que la puissance militaire d'une nation quelconque ou d'un groupe quelconque de nations décide du sort des peuples sur lesquels elles n'ont aucun droit de dominer, excepté le droit de la force... » Et ceux que l'oppression enchaîne depuis des siècles redoutent que l'ère nouvelle ne leur apporte qu'une demi-liberté dans l'édifice croulant de l'antique monarchie des Habsbourg : Tchéco-Slovaquie, Pologne, Yougoslavie vont-elles naître enfin des tombeaux innombrables de la guerre, des souffrances et des luttes de plusieurs siècles ?

Youngoslavie!... Ma jeune âme ardente est lourde d'inquiétudes, mon cœur est accablé d'angoisses pesantes... Au long des jours interminables j'attendais ta naissance, j'attendais que tu te dressas, couronnée de lauriers, vigoureuse et frémissante au-dessus des champs de bataille... J'attendais que tu vives par la volonté irrésistible de mes frères... Mais l'effort odieux de quelques « trafiquants des peuples » retardait toujours ta venue!

Au lieu de ton jeune corps vigoureux, des cadavres, des tombeaux, le crépitement des fusils, le grondement des canons... La terre est avide du sang des hommes; elle demande leurs corps fougues et ardents... Allez, enfants héroïques, dernier espoir de notre peuple, allez mourir pour que vive un jour la patrie yougoslave!

Comme au temps où le Turc maudit nous opprimait: « Tous nos jeunes hommes aussi beaux que les étoiles, fils de nos chères montagnes, sont tombés dans les luttes sanglantes pour l'honneur national et la liberté... Et le son des divines gougles a pu sécher nos larmes! »

Les vieilles générations momifiées, des ennemis rusés et perfides, sont jaloux de notre force et de notre jeunesse; ils dressent des obstacles sans nombre entre nous et notre désir... Mais nous aurons la force et la patience infinies parce que nous sommes l'avenir... Le jour de Justice luira pour nos jeunes énergies enfin libérées qui rejeteront tous les fardeaux du passé. Héros obscurs, vos tombeaux sont notre force, et votre sublime exemple est notre raison d'agir: notre patrie vivra libre et unie.

Voici la septième année de la lutte depuis sept ans notre jeunesse s'épuise à réparer les erreurs d'autrefois. Nous nous battons pour la liberté et nous vivons

parmi les tombes, car l'homme n'est libre que dans le tombeau...

Je vous ai vu, jeunes héros de Kumanovo, de la Brégnitza. Je vous ai vu au Cer et au Kosmay, je vous ai suivi à travers l'Albanie, irréductibles jusque dans la retraite. J'ai parcouru les champs de bataille, je vous ai vu tomber tour à tour et l'odeur même des charniers m'était une promesse de délivrance... Chacune de vos tombes est un symbole de sacrifice, un poème de notre fier passé, une pierre angulaire de notre avenir... Et ces visions se mêlent dans mon esprit à celles de nos frères enchaînés d'Autriche-Hongrie: sans cesse le cliquetis des lourdes chaînes et le bruit sourd des sombres portes retentissent à mes oreilles et les ombres des prisonniers qui peuplent les géôles humides me hantent nuit et jour...

Eprise de liberté, la jeune Yougoslavie subit son calvaire pour réaliser le vieux rêve de libération et d'union nationale. Le Germain fourbe, le Magyar arrogant, le Bulgare aveuglé, enfonce sans pitié le poignard dans sa chair jeune et chaude... Son sang teint la terre, un cri désespéré retentit et glace d'effroi les cœurs... Ses amis pleurent sur sa ruine, mais bientôt son agonie horrible se perd dans la tragédie commune de l'humanité... Ses rêves d'union et de liberté deviennent une illusion décevante... Dans le désarroi mondial elle reste sanglante, meurtrie, abandonnée...

A travers la crise terrible où se heurtent et se détruisent les doctrines étroites du passé, l'humanité se réveille, se ressaisit et se met en marche vers un idéal commun de liberté... Les peuples déjà libres laisseront-ils à son martyre la Yougoslavie crucifiée; ne lui réserveront-ils qu'une vaine et banale sympathie? Puisqu'ils ont pris conscience de leur force et de leurs droits dans la grande tuerie, n'aideront-ils pas un des leurs à les suivre sur le chemin de la Vérité? Des tombes des héros que l'on n'a pas chantés naissent des forces nouvelles qui vivifient le peuple yougoslave... La terre est rassasiée de sang humain, de chair jeune et saine. L'humanité consciente abhorre la guerre qui ne voile aucune illusion splendide; elle aspire à reconstruire sur des bases nouvelles la société dont les vieilles générations ont précipité la ruine; elle pose la première pierre du futur édifice et, pour qu'il soit solide, elle y laisse entrer à flots la lumière de la Justice...

Justice et Liberté pour tous! Les grands mots de la Révolution française prennent aujourd'hui toute leur force, tout leur sens le plus large! Dans les grands principes qu'ils évoquent il y a le respect des droits du plus humble des hommes, du plus petit des peuples...

Je sens naître et grandir une jeune nation saine et forte qui prendra sa part du progrès humain dans la société régénérée... Avec l'appui des peuples frères, la Yougoslavie se dressera vivante sur les tombeaux de ses enfants!... Mais il faut d'abord que nous voulions l'effort nécessaire, il faut que nous soyons prêts au grand sursaut intérieur qui doit faire tomber le joug et créer la Yougoslavie libre!

K. Maritch.

Hommage de la France à la Serbie

Discours de M. Paul Deschanel à la Chambre des Députés

« Après la Bulgarie, la Turquie; après la Turquie, l'Autriche.

« Tandis que Français et Américains défilent l'Argonne, tandis que Britanniques et Belges défilent les Flandres, les Serbes et les Français sont maîtres de la Serbie, les Italiens sont à Trieste et à Trente. (Applaudissements prolongés. Les députés se lèvent et acclament l'ambassadeur d'Italie, qui se trouve dans la tribune diplomatique).

« Les Serbes sont dans Belgrade; toute la France est avec eux. (Applaudissements prolongés. Les députés se lèvent et acclament le ministre de Serbie, qui se trouve dans la tribune diplomatique).

« L'attentat contre la Serbie a déchaîné la guerre. La Serbie a eu l'honneur de subir le premier coup. Elle n'avait pas encore assez souffert au cours des âges! Elle avait défendu l'Europe contre l'Asie; l'Asie l'avait écrasée pendant quatre siècles; ceux qu'elle avait sauvés, pour lui montrer leur reconnaissance, voulaient l'anéantir. Ils croulent aujourd'hui sous le poids de leurs crimes! (Applaudissements prolongés).

« Nous sommes fiers d'avoir été aux côtés de ces héros pendant leurs trois ans d'exil. Pas une heure ils n'ont douté, pas une heure ils n'ont fléchi; ni le vénéré roi Pierre, notre saint-cyrien, notre combattant de 1870. (Applaudissements prolongés), dont l'épopée restera dans la mémoire des générations à l'égal des poèmes les plus touchants de l'antiquité, ni le prince Alexandre, digne de sa vaillante armée (Vifs applaudissements), ni cette armée elle-même, digne d'un si grand passé. (Vifs applaudissements).

« L'été dernier, aux heures sombres, alors que la fortune des armes semblait nous trahir, le prince régent dit à notre ministre: « Si cela est nécessaire, nous quittons les Balkans; je m'embarque avec ce qui reste de l'armée serbe pour voler au secours de la France, car c'est la France qu'il faut sauver d'abord. » (Applaudissements répétés et prolongés).

« La France est victorieuse, la Serbie est libre. Après le martyre, voici le triomphe: le grand rêve des Yougo-Slaves — comme celui des Polonais, des Tchèques, des Slovaques, des Roumains — se réalise; la France les salue fraternellement et acclame, en leur vie renaissante, un gloire immortelle! (Applaudissements prolongés).

« Italie, a dit le poète, qu'ils accourent avec toi, pour la lutte suprême, les captifs épars sur la terre opprimée!

« Français, nous partageons ta joie et ton enthousiasme. Nos drapeaux frissonnent d'une même gloire et d'un même amour, comme à Magenta et à Solferino. (Vifs applaudissements).

« Ce fut, au cours de cette guerre, une heure solennelle, celle où l'Italie, travaillée depuis tant d'années par les influences germaniques, secoua la perle étreinte et se jeta, elle l'auteur du monde latin, elle la mère du droit, dans la noble et terrible épreuve. (Applaudissements prolongés).

« Et tandis que, sur les âpres cimes et dans les glaces du Carso, brûlait la flamme de Virgile et de Dante, les soldats italiens, sur les champs de bataille où tant de fois la France a sauvé la civilisation, avec nos légions indomptables, chassaient l'Allemand. (Vifs applaudissements).

« Les souvenirs sacrés de Reims se confondront désormais, à travers les siècles, avec ceux de Venise et d'Athènes.

« Pendant que sonne la cloche du Capitole, nous osons au roi, au gouvernement, au Parlement, à l'armée, à la marine, couronnant les espoirs séculaires de notre race glorieuse:

« O Rome, cité sainte des héros, des poètes et des dieux, à tous les prestiges, à toutes les splendeurs qui ravissent le cœur et l'imagination des hommes, tu ajoutes la beauté suprême: le triomphe de la liberté, la revanche de la justice! » (Applaudissements prolongés. Les députés se lèvent et acclament le président).

Discours de M. Stéphane Pichon à la Chambre

« Le gouvernement partage sur les grands événements qui s'accomplissent le sentiment qui vient d'être si éloquemment exprimé par M. le président de la Chambre.

« Il salue, comme lui, la résurrection glorieuse de la Serbie. Au moment où les troupes italiennes entrent à Trente et à Trieste, il s'associe du fond du cœur à la joie qui se manifeste si justement en Italie.

« La part prise par la Serbie à la capitulation bulgare, qui a été le point de départ de nos victoires décisives sur le front d'Orient, a été proclamée par le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef des armées alliées, dans les termes suivants: « L'armée serbe a participé à tous les combats, marchant sans arrêt, sans repos, toujours en contact étroit avec l'ennemi qu'elle tenait à la gorge, très souvent sans ravitailler, ne connaissant ni la fatigue ni la faim, poussée toujours en avant par sa volonté de vaincre à tout prix. »

« Il n'y a rien à ajouter à ces éloges, sinon qu'ils confirment à l'issue de la guerre ceux que la même armée a mérités pendant toute la campagne à laquelle elle a pris part depuis l'origine des hostilités. (Vifs applaudissements).

« Elle a traversé sans défaillir toutes les épreuves de la mauvaise fortune, tour à tour victorieuse et écrasée par le nombre, aussi digne dans la défaite que forte dans la victoire, sauvant à grand-peine par son héroïsme et ses sacrifices les débris d'une armée que l'ennemi avait cru détruite, la reformant dans un admirable élan de patriotisme et se retrouvant à nos côtés pour l'assaut final où elle a repris, en six semaines, tout ce qu'elle avait perdu en quatre ans. (Nouveaux applaudissements).

« Le peuple serbe avait été la première victime de la guerre puisque c'est par une provocation directe, partie de Vienne et de Berlin à son adresse, que la guerre a commencé.

« Il est le premier à reconquérir intégralement son territoire. (Applaudissements). Ainsi le premier crime commis par les auteurs de la catastrophe qui va se terminer par leur déroute et leur châtimement est le premier à recevoir un commencement de réparation. (Vifs applaudissements). L'heure de la justice complète approche. La Serbie, en ce qui la concerne, l'aura conquise et méritée par son courage, sa ténacité et sa foi. (Applaudissements prolongés).

« L'Italie voit se réaliser le rêve des fondateurs immortels de son unité. Elle commence et elle achèvera la conquête des terres irrédentes qu'elle arrache à la domination autrichienne. La France, qui a été, qui est et qui restera son alliée fidèle (Applaudissements répétés), applaudit autant qu'elle-même à cette satisfaction donnée à des aspirations qu'elle a toujours encouragées et au triomphe desquelles elle est heureuse et fière d'avoir collaboré. (Vifs applaudissements).

« Nous pourrions nous rendre le témoignage que, dans cette guerre, où nous avons souffert de tant de blessures et payé si cher notre reconstitution nationale avec toutes les garanties qui doivent la sauvegarder dans l'avenir comme dans le présent (Vifs applaudissements), nous aurons toujours et sans discontinuer servi la cause du droit et de la justice.

« C'est ce que nous avons fait en travaillant les premiers à la renaissance de la Bohême par la proclamation des droits des Tchèco-Slovaques, la reconnaissance de leur gouvernement provisoire établi sur notre territoire, la création et l'organisation de leur armée, l'appui donné à leurs revendications nationales auprès de nos alliés. (Vifs applaudissements).

« C'est ce que nous avons fait pour la Pologne en prenant pour elle et dans les mêmes conditions les mêmes initiatives, et en proposant pour l'établissement de son futur Etat les formules d'affranchissement et d'indépendance qui ont été finalement adoptées. (Vifs applaudissements).

« C'est ce que nous avons fait encore avec tous nos alliés, en posant le principe de la création d'un Etat yougo-slave et en ouvrant ainsi les voies à une réorganisation de l'Europe, suivant le droit des peuples à disposer du sort de leur nationalité. (Vifs applaudissements).

« Il m'a semblé qu'à l'heure où nous célébrons ici de grandes victoires et où notre pays, si effroyablement éprouvé, s'appête lui-même à recueillir le fruit de ses sacrifices, il ne serait pas sans intérêt de rappeler ce que nous avons fait, nos alliés et nous, pour les nations opprimées qui voient après des siècles de misères apparaître l'aurore de la liberté. » (Applaudissements).

Pour protéger les femmes serbes¹

Bloomington (Indiana), le 20 février 1918.

Chère Mademoiselle Losanitch,

Les organisations féminines de l'Université de l'Indiana ont reçu un appel des Femmes serbes, daté de Genève, du 10 octobre 1917, et adressé à toutes les sociétés féminines, dans les pays alliés et neutres.

Cette lettre a été lue à la dernière réunion de la Bloomington Branch of the Association of Collegiate Alumnae et cela va sans dire que nos membres furent très émus par le récit des atrocités auxquelles les femmes serbes ont été exposées.

Nous, le soussigné comité, sommes désignés pour répondre à cet appel.

L'opinion de la réunion a été que la rapide exécution du programme de la guerre et nous en entendons beaucoup parler ces derniers jours, serait le seul moyen par lequel ces femmes peuvent être aidées.

Ayez la bonté de nous indiquer le moyen par lequel la Ligue Nationale des Femmes Serbes pense que les organisations féminines peuvent venir à l'aide. Dans leur appel, elles demandent « de ne pas rester indifférentes » aux attaques faites, à l'honneur des femmes et des jeunes filles serbes. Nous pourrions bien écrire une protestation, mais nous ne savons à qui l'adresser pour avoir un résultat. Il nous semble que la victoire des Alliés serait le seul moyen pour les aider.

Recevez l'assurance de notre plus profonde sympathie, pour le sort de ces malheureuses femmes.

Sincèrement à vous,

Ivy, Léone CHAUMESS.
Mrs. L. M. BECK.
Mrs. H. G. CHILDS.

¹ Voir n° 41 de *La Serbie*.

— Nul n'a donc voulu demeurer près de toi, ô Militza!
Voici du moins mon écuyer fidèle. Golouban va te ramener dans ta blanche tour, et demeurer près de toi pendant la bataille.

Mais Golouban a regardé le roi:

— Maître, vous avez dit hier:

« Malheur à celui qui évitera le combat!

Que sa terre soit stérile, que le froment ne germe pas dans son champ, que la vigne ne mûrisse pas sur ses collines, que sa maison n'ait pas de chants d'enfants. »

Avec l'armée entière je t'ai juré serment de fidélité. Si un homme ne se bat à Kossovo, ce ne sera pas moi!... L'armée défile lentement.

Seule dans le Konak toute la nuit, la tzarine, a attendu un message.

Sa tour s'éclaira des lueurs de l'aube, et deux corbeaux au-dessus d'elle viennent planer.

L'un croasse et l'autre parle:

— Est-ce le palais de Lazare?

Nul vivant n'y est donc resté?

La tzarine apparaît douloureuse.

— Oiseaux tristes, répondez-moi.

Venez-vous de Kossovo? Qui remporta la victoire?

— Nous avons vu le choc des deux armées: Lazare et Mourate ont perdu la vie.

Il ne reste rien de l'armée serbe, et rien de l'armée ottomane!

Miloutine arrive à cet instant à cheval.

Il porte en sa main gauche sa main droite coupée.

— O mon fidèle serviteur, quel malheur est-il arrivé?

— Maîtresse, daigne me descendre de cheval.

Lave avec de l'eau mes dix-sept blessures.

La tzarine pense les plaies de son serviteur et lui fait boire du vin vermeil.

— Miloutine, dis-moi toute la vérité. Pour qu'ils ne soient point revenus, les nôtres sont-ils morts?

Où est tombé le glorieux Lazare? Et mon vieux père Youg-Bogdan? Et mes frères, les Yougovitch? Et le Voivode intrépide, Milosch Obilitch, mon gendre?

Et Strahigna Banovitch? Et Vouk?...

— Maîtresse, tous sont tombés à Kossovo, autour du tzar Lazare. Tous les Yougovitch, ont perdu la vie, même le fier Bochko qui faisait fuir les Turcs en balançant sa haute bannière.

Le sang montait jusqu'au genou des guerriers.

C'est Milosch l'intrépide qui a renversé Mourate.

Quant à Vouk, qui devait avec ses douze mille cavaliers sauver notre armée, il a fui lâchement avec les siens.

Qu'il soit maudit!

La tzarine regarde anxieusement autour d'elle. La ville est muette, comme la campagne, le palais est vide:

— Lazare est mort, et avec lui le vaillant Milosch!

Qui vengera Kossovo? (1)

Genina CLAPIER.

¹ Mme Genina Clapier nous autorise de reproduire cet épisode de son merveilleux ouvrage *La Serbie légendaire* (Paris, Delagrave) dont nous parlerons dans un des prochains numéros.

L'Etat serbo-croate-slovène en préparation

Les manifestations de la solidarité nationale à Zagreb

Les « Novosti » de Zagreb du 23 octobre donnent des détails sur les manifestations qui ont eu lieu lors de la proclamation de l'indépendance yougoslave à Zagreb. Voici le discours important prononcé par le vice-président du Conseil National, Svetozar Pribitchevitch :

« Il est beau de vivre aujourd'hui, car les fers qui nous enchaînaient se brisent. Nous sommes arrivés à l'heure où nous pourrions donner libre essor à nos sentiments. Nous interprétons l'unité nationale ainsi : le Croate sera Serbe, le Serbe sera Croate, tous les deux ensemble Slovènes, et tous les trois ensemble Yougoslaves. (Approbations frénétiques.) Nous demandons la Yougoslavie libre, unie et indépendante, dans laquelle tous sont compris : et les frères de l'isonzo, et ceux de la Mur, de la Drave, de la Save, de la Morava et du Vardar. (Approbations frénétiques.) Le Conseil National est à la tête du mouvement ; il est le seul organe et notre seul souverain. Nos maux sont connus. Nous réclamons à présent des indemnités pour nos sacrifices : nous voulons la liberté absolue. Nous ne demandons pas ce qui est à autrui, mais nous voulons être les maîtres dans notre maison, être solidaires avec nos frères. Vive Wilson, Vive notre Etat S. C. S. (serbo-croate-slovène). »

Au nom de la Dalmatie, le Dr Mata Drinkovitch salua le public et déclara que notre concorde et notre union sont éternelles, à la vie et à la mort.

« C'est une heure solennelle que celle où nous vivons. Remercions l'armée serbe qui a rendu possible que ce jour arrive. Les Serbes se sont fait tuer pour leur liberté et pour la nôtre, et les Croates pour celle des autres. Jurons que dès maintenant le frère n'attaquera plus son frère, mais qu'il combattra pour son propre sol. »

A ces mots, l'enthousiasme qui s'empara de la foule devint indescriptible. Hommes et femmes, vieux et jeunes lèvent les bras... (une ligne censurée) et prêtent le serment de fidélité et de dévouement à la nation et à la patrie. Le Dr Drinkovitch continue :

« Soyons dignes des souffrances du passé. Vivent les Serbes, héros qui ont versé leur sang pour notre liberté ; vive la Yougoslavie, créée par notre sang ! »

Déclarations de M. Pribitchevitch

D'après le « Magyarorszag » du 27 octobre, le député Pribitchevitch, vice-président du Conseil National, a dit à propos du programme du Conseil National :

« Nous demandons l'union de la nation entière des Serbes, Croates et Slovènes, sur tout le territoire ethnographique de cette nation, en un Etat unique absolument souverain, constitué d'après les principes fondamentaux de la démocratie politique et économique, sans considération des frontières d'Etats et de provinces à l'intérieur desquelles ce peuple vit actuellement. Cet Etat comprendrait non seulement les territoires de l'Autriche et de la Hongrie dans lesquels vit notre nation, mais aussi les territoires qu'elle habite en dehors de la monarchie, c'est-à-dire la Serbie, la Macédoine Serbe, de même que le Monténégro. Notre point de vue est de réaliser cette union à la conférence internationale de la paix et d'être représentés à cette conférence. Nous repoussons le manifeste impérial du 17 octobre, de même que nous repoussons à l'avenir toute tentative de résoudre partiellement notre problème national et de lui enlever son caractère international. »

Dans la note américaine, à mon avis Wilson désire que nous soyons juges du procédé du gouvernement austro-hongrois qui nous contenterait. Mais nous estimons inutile toute négociation avec le gouvernement austro-hongrois, d'une part parce que nous considérons qu'il est exclu que les facteurs gouvernementaux actuels de la Monarchie puissent adopter sans condition le point de vue radical de notre programme, l'union de tous les Croates, Slovènes et Serbes, et d'autre part parce que les exigences territoriales de notre programme dépassent la compétence du gouvernement austro-hongrois, car le terme « en dehors » de la monarchie exige impérativement une solution internationale. Si nos demandes n'étaient pas résolues

par la conférence internationale et suivant nos intentions, une nouvelle source de troubles naîtrait en Europe. L'Etat yougoslave, d'après les principes généraux et fondamentaux de la démocratie, assurera à toutes les minorités des autres nations un développement culturel et national libre, et garantira aux Etats voisins les voies commerciales vers les mers, à condition que cela ne touche pas l'intégrité territoriale et la souveraineté de l'Etat. Ce sera l'affaire de la conférence de déterminer, sur la base de la réciprocité, les mesures pour la protection des minorités de langue étrangère. Nous garantirons par des traités la voie du libre commerce avec la mer et non pas la voie de quelque corridor. »

Le Conseil National à Wilson

La « Hrvatska Rijetel », de Zagreb, publie, dans son numéro du 22 octobre, le communiqué suivant du Conseil National :

« Le Conseil National salue avec le plus grand enthousiasme le point de vue adopté par le président des Etats-Unis d'Amérique, Wilson, dans sa réponse à la note austro-hongroise, et déclare :

La nation des Slovènes, Croates et Serbes, dans la déclaration du Conseil National du 20 octobre relative à la solution de la question nationale, adopte le principe de la libre disposition nationale sans aucune condition. En conséquence elle considère le congrès international de la paix comme le seul forum compétent pour la solution définitive de la question.

On a décidé d'entreprendre des démarches pour le rétablissement des droits constitutionnels, surtout quant à la liberté de la presse et du droit de réunion.

Le Conseil National invite la population de Zagreb et la nation entière à rendre impossible — tout en donnant dans ses manifestations libre essor à sa joie et à son enthousiasme — toute manifestation qui attenterait au bien d'autrui. Tout dommage causé par la population nuirait non seulement à la considération de notre peuple à cette grande époque, mais pourrait aussi détruire des biens que nous devons considérer dès aujourd'hui comme appartenant à notre futur Etat des Serbes, Croates et Slovènes. »

La Serbie victorieuse

M. Ed. Chapuisat, directeur du Journal de Genève, écrit dans le numéro du 5 octobre de son journal :

Belgrade fait retour à son peuple. Envahie naguère par les troupes austro-hongroises et soumise au plus dur régime, elle reconquiert aujourd'hui sa liberté. Le commandant de la première armée serbe, chassant devant lui les Impériaux, a fait, le 1er novembre, son entrée solennelle dans la capitale.

La Serbie ressuscitée reprend peu à peu la place dont un puissant voisin tenta de l'écartier. Hier encore fugitif, le roi Pierre rentre en vainqueur et entend monter, du fond de ce pays amoureux de légendes héroïques, les cantilènes célébrant son martyre et sa gloire.

Ainsi s'écroule le rêve ambitieux de l'Autriche. En vain les Habsbourg tenteront-ils de bousculer l'humble voisin qui leur barrait la route de Salonique. En vain mutilèrent-ils ses aspirations en annexant, en 1908, la Bosnie et l'Herzégovine sous les yeux même de l'Europe insouciant. En vain lui fermèrent-ils l'Adriatique après la guerre balkanique de 1912-1913. En vain, après avoir essayé d'en faire un Etat vassal du point de vue économique, se précipitèrent-ils sur elle, le couteau à la main, pour l'égorger.

En vain... Aujourd'hui les paysans tenants et patriotes ont maté leurs adversaires et reprennent en chantant le chemin de leurs fermes et de leurs hameaux. Demain, du milieu des ruines surgiront de nouveau les « zadrougas », coopératives familiales, où l'aïeul demeure entouré de ses descendants sur le sol qu'il cultiva.

Les peuples de la Yougoslavie, dont la résurrection de la Serbie hâtera la naissance, présentent une unité ethnique, un art national commun, des traditions semblables ; d'autre part, les régions qu'ils occupent forment une unité économique compacte. L'Herzégovine, le Monténégro, le littoral de la Croatie, celui de la Dalmatie ne sauraient se passer de la Serbie, de la Bosnie et surtout de la Slavonie, pays fertiles qui les alimentent.

Le problème national que la Serbie aura à résoudre au lendemain de sa victoire offre donc une base matérielle très sûre.

En constituant un Etat qui devienne une entité économique homogène, en nouant des pays recouvrés en une seule nation, la Nouvelle-Serbie apportera à l'Europe une garantie de paix dans les Balkans et s'opposera, selon le vœu exprimé par la jeunesse yougoslave, dans un important manifeste, à toute nouvelle poussée des Germains vers l'Orient.

Après avoir accompli glorieusement sa tâche militaire, la Serbie, on le voit, va trouver devant elle une œuvre considérable à accomplir au sein même de la nation.

Grand et beau devoir. Ce peuple, dont toutes les légendes gravitent autour de héros se sacrifiant pour la justice et de champions de la liberté, restera fidèle à son passé. Le drapeau serbe qui flotte aujourd'hui au-dessus de Belgrade annonce au monde que le crime, vaincu, roule dans l'abîme de l'histoire et que la Serbie, victorieuse, s'apprete à donner au monde l'exemple d'un peuple uni dans l'œuvre civilisatrice qui lui incombe.

La délivrance de Belgrade

Le Temps du 4 novembre écrit :

Voici que les Serbes sont rentrés dans cette ancienne citadelle de Belgrade, d'où l'on domine à perte de vue les plaines de la Symrie et du Banat. Le 6 janvier prochain, il y aura cent douze ans que les insurgés serbes, conduits par le bisaïeul du roi Pierre Ier s'emparèrent de la vieille forteresse qu'occupaient alors les Turcs. Dans le jardin en terrasse qu'on a arrangé sur l'emplacement des glacis, combien de patriotes sont venus rêver d'unité nationale, de débouchés vers l'Occident ou vers l'Orient, tandis qu'ils contemplaient la vallée du Danube, cette grande route des peuples. Mais les humbles maisons de la capitale serbe, des générations ont vécu repliées sur elles-mêmes, regardant de loin la terre promise, vibrant chaque fois qu'on parlait de droit et de liberté dans le monde, travaillant à l'étroit pour un avenir qu'elles ne devaient point voir. Et maintenant après quatre années d'épreuves inouïes, moins de deux mois après ce fameux discours d'Essen où Guillaume II disait aux ouvriers de Krupp que la Serbie était « finie », l'armée serbe rentre victorieuse à Belgrade et devant elle l'horizon est libre : la monarchie austro-hongroise n'est plus. Quelle vengeance pour les soldats héroïques qui ont succombé pendant la retraite de 1915 ! Quelle épopée pour cette nation de cinq millions d'âmes !

De cette petite nation va naître un grand peuple. Depuis des siècles, les oppresseurs turcs, magyars et germaniques se sont acharnés à diviser les Slaves du sud, pour les asservir en détail. Tous ces exploités de peuples se sont trouvés d'accord contre une race vaillante qui aimait l'indépendance et qui ne voulait pas oublier son passé. La défaite de l'Allemagne et l'effondrement de l'Autriche-Hongrie doivent marquer à jamais la fin de ce système odieux. Alors que tant d'hommes se sont fait tuer pour défendre les droits des peuples et pour fonder une paix durable, personne ne voudra ni ne pourra plus ressusciter en aucun coin de l'Europe, une politique d'intrigue ou de spoliation qui amènerait inévitablement de nouveaux conflits. La souffrance endurée en commun a scellé l'unité yougoslave. La victoire doit la couronner.

La France et la Serbie

Le Président de la République vient de faire parvenir les télégrammes suivants à S. M. le roi de Serbie et à S. A. R. le prince régent Alexandre :

Paris, 4 novembre.

Sa Majesté le roi Pierre de Serbie,
Salonique.

Au moment où la vaillante armée serbe rentre victorieusement dans votre capitale reconquise, je ne puis me rappeler sans une profonde émotion les années d'épreuve que viennent de vivre Votre Majesté et son peuple, d'abord les sombres journées de juillet et d'août 1914, où, après avoir essayé d'humilier la Serbie par un ultimatum arrogant, les puissances centrales se sont jetées sur elle sans l'apparence d'un prétexte et ont déchaîné par cette agression la guerre universelle, puis, après une longue et heureuse résistance, marquée de brillants succès, l'écrasement fatal sous le poids du nombre, les affres de la retraite et les douleurs de l'exil ; puis la reconstitution de l'armée serbe, sauvée avec le concours de la France, l'occupation de Salonique, la formation et le maintien de cette armée interalliée d'Orient qui a aujourd'hui si largement contribué aux défaites successives de la Bulgarie, de la Turquie et de l'Autriche-Hongrie. La victoire est enfin venue récompenser la persévérance de Votre Majesté, la patriotique patience de son peuple et la bravoure de ses troupes. Au nom

de la France j'adresse à Votre Majesté et à la Serbie mes ardentés félicitations.

Raymond Poincaré.

Paris, 4 novembre.

Son Altesse Royale
le prince Régent Alexandre de Serbie,
Belgrade.

Voici que sont arrivées pour la Serbie les heures de joie et de fierté nationales que Votre Altesse Royale a si longtemps attendues dans la sérénité de la confiance et dans l'énergie de l'action. Votre valeureuse armée est enfin payée de ses efforts, de son courage et de ses sacrifices. Vous avez vous-même la haute satisfaction de pouvoir vous dire que vous êtes de ceux qui n'ont jamais fléchi, jamais désespéré, et qui ont donné tout leur cœur pour assurer la revanche du droit. Je prie Votre Altesse Royale de recevoir mes vives félicitations pour elle et pour ses troupes victorieuses.

Raymond Poincaré.

Nouvelles de Serbie

Atrocités bulgares

Quoique un mois soit écoulé depuis qu'ils ont signé la convention d'armistice, les Bulgares n'ont pas encore libéré nos prisonniers de guerre et internés civils serbes. Les troupes anglaises qui se dirigeaient vers Istrip ont rencontré, à toutes les étapes, des groupes de prisonniers serbes travaillant sous la surveillance des soldats bulgares quoique ceux-ci fussent tenus de les mettre en liberté. Une petite partie seulement des prisonniers et internés furent libérés ; encore durent-ils aller à pied, sans subsides, depuis les contrées les plus éloignées de Bulgarie, jusqu'à nos frontières. Contrairement aux stipulations formelles de la Convention de La Haye et à toute considération d'humanité, les Bulgares ont tué plusieurs de ces malheureux, sous prétexte qu'ils voulaient s'enfuir.

En Macédoine, les Bulgares accomplirent des atrocités sans nom. Le cas d'assassinat de Nikola Andonovitch, maire de Radovichté, dont les Bulgares tuèrent aussi le frère, le fils et la fille, caractérise leur façon sinistre de procéder. Les victimes furent odieusement torturées et les comitadjis bulgares détachèrent le cadavre de Nikola chaque fois que sa famille l'enterra ; finalement ils jetèrent les ossements dans un puits. Tous ces abominations sont imputables à un certain Nikola Georgieff, avocat bulgare, qui était désigné comme maire de Radovichté et avait ordonné que ces crimes fussent perpétrés.

Le roi Nicolas et notre unité nationale

Le roi Nicolas a fait à la presse, d'après le « Petit Parisien » du 26 octobre, la déclaration suivante :

« Je remercie Dieu de m'avoir concédé la grâce de voir la réalisation de mon idéal : la libération de la Yougoslavie ; je l'entrevois déjà grande et éclairée, se développant dans l'esprit démocratique, digne de l'admiration des peuples civilisés et des hommes libres. Et, comme toujours, me voilà aujourd'hui avec vous et tout à vous ! »

La Yougoslavie telle que nous la concevons ne peut être que celle qui embrasse tous les Slovènes, les Croates et les Serbes. Dans notre Monténégro, vous le savez, vivent de tout temps les meilleurs des Serbes et Yougoslaves.

Je désire que nous nous unissions et qu'en frères nous nous accordions dans une Yougoslavie confédérative où chacun gardera ses droits, ses institutions, sa religion et ses mœurs, où personne n'osera prétendre à une suprématie quelconque, mais où tous nous serons égaux ; dans une Yougoslavie maternelle qui nous donnera à tous les mêmes avantages et envers laquelle nous aurons tous les mêmes obligations ; dans une Yougoslavie où chacun de nous emploiera tous ses efforts pour qu'elle soit grande et prospère dans la Société des peuples libres et civilisés. »

D'autre part, M. Chotch, ministre du roi Nicolas, a exposé dans le « Genevois » du 19 octobre quelle est l'attitude du gouvernement de Monténégro dans la question d'union nationale. Voici ce que M. Chotch dit à ce sujet :

« Le Monténégro aspire à l'union avec ses frères opprimés tout comme avec la Serbie. Cependant, il existe une divergence d'opinions à ce sujet entre le Monténégro et le gouvernement de Serbie. Celui-ci, dans sa déclaration de Corfou, demande que le roi de Serbie soit « reconnu roi des Serbes, des Croates et des Slovènes ». Le Monténégro, au contraire, demande que dans l'union des Yougoslaves le peuple soit juge souverain. Pour nous, c'est uniquement de cette manière que l'on pourra arriver à ces formes idéales de l'organisation d'Etat qui sont le but pour lequel luttent les Alliés. »

Nous publions ces deux déclarations, qui ne semblent pas concorder, uniquement à titre d'information.